

# Cinq femmes en colère

SCÈNES Le Rideau de Bruxelles présente « J'accuse », d'Annick Lefebvre, à l'Atelier 210

**CRITIQUE**  
J'accuse », dit le titre péremptoire de la pièce d'Annick Lefebvre. Mais qui donc est ainsi assigné sur le banc des accusés ? Mystère... Elles ont beau être frustrées et enrégées, les cinq femmes convoquées ici semblent plutôt accuser le coup qu'accuser tout court. En guise de plaidoirie ? Un ras-le-bol généralisé. Il y a la vendeuse de lingerie dans une boutique du quartier européen qui vilipende le snobisme de ses clientes. Il y a la femme d'affaires d'une petite entreprise précaire, xénophobe décomplexée, qui s'en prend notamment aux immigrants, « les noirs, les jaunes, les rouges et les indéterminés qui s'entassent dans les cales de bateaux pour venir nous envahir », avouant aussi son fantasme sexuel pour Bart De Wever. Il y a l'immigrante qui lutte contre les préjugés – « ce n'est

pas vrai que j'ingurgite seulement de la nourriture épicée » - et absorbe tout ce qui fait notre culture - Hugo Claus, les frères Dardenne, l'utilisation de mots comme *carabistouille* et autres belgicisms - pour s'intégrer... en vain. Il y a la groupie de Lara Fabian qui consacre sa vie à vénérer la chanteuse. Elle ne part plus en vacances et a même renoncé à se trouver un mari et faire des enfants tant elle est occupée à suivre son idole à la trace. Elle sait que Lara Fabian ne voit même pas son visage, pourtant systématiquement au premier rang, parce que les projecteurs l'aveuglent. Elle sait que cette histoire de bouton de fièvre, c'est juste une excuse de son artiste adorée pour pouvoir esquiver ses débordantes embrassades et pourtant, elle continue de l'aduler. Et puis, il y a cette femme esulée, qui demande simplement

à être aimée.

Pas facile de porter ces harangues successives sur un plateau dépouillé et dans un dispositif forcément statique, mais les comédiennes (Sarah Lefèvre, Isabelle Jonniaux, Jessica Fanhan, Muriel Legrand, Annie Darisse) leur donnent un relief dynamique et des couleurs mouvantes dans une performance diablement captivante. Cyniques, suaves, autoritaires, provocantes ou émouvantes, elles balancent tout, font fi de la bien-pensance, provoquent le malaise ou la compassion, le tout dans une langue crue, drue et d'une drôlerie amère.

Au fil de la pièce, mise en scène par Isabelle Jonniaux, le public comprend que tous ces manques, toutes ces colères se répondent. Que les cinq monologues qui se succèdent ricochent en fait les uns sur les autres de manière



Cyniques, suaves, autoritaires, provocantes ou émouvantes, les comédiennes font fi de la bien-pensance. © ALICE PIEMME.

subtile. Le manque d'amour de l'une répond au trop-plein d'amour inutile de l'autre. Le racisme de celle-ci fait écho aux efforts désespérés de celle-là pour être acceptée par son pays d'accueil. L'arrogance de la classe moyenne suit le mépris d'une classe ulcérée de se sentir inférieure. D'une écriture drue et drôle, Annick Lefebvre tisse le portrait de femmes aigries que la société a cloisonnées chacune dans ses petits combats quotidiens. Notre monde individualiste les a isolées alors que leur hargne, leur bagout, leur éloquence et leur résilience, mis ensemble, auraient pu terrasser leur mal-être. Elles sont leurs pires ennemies alors qu'elles auraient pu être sœurs. ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 9/12 à l'Atelier 210 / Rideau de Bruxelles.